

## « Défendre une cause », « s'engager », « militer »... Qu'est-ce-que cela veut dire ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, voici deux extraits d'un livre que j'aime beaucoup. Ils sont écrits de façon si vivante qu'ils se suffiraient presque à eux seuls.

« C'est précisément dans cette solitude, me semble-t-il, que se forge ce qu'on pourrait appeler le courage, une sorte de panoplie qu'on porte sans en avoir conscience. On tient bon, on fait ce que l'on a à faire, le reste ne compte pas.

Car la menace ne prend pas toujours la forme d'une balle dans la tête ou de quintaux de bouse de vache déversés sur le pas de la porte. [...] Alors il faut utiliser toutes ses ressources, trouver un carburant qui alimente l'âme pour pouvoir continuer.

Jésus, Bouddha, l'intérêt général, la morale, le marxisme, la fierté, l'anarchisme, la lutte contre la criminalité, la propreté, une colère insatiable et permanente, le méridionalisme.

Quelque chose.

Pas un crochet auquel se pendre, plutôt une racine sous terre, inextirpable. Dans la bataille inutile qui ne peut se solder que par une défaite, c'est certain, il doit y avoir quelque chose qui se renforcera grâce à notre acharnement, une véritable obsession, de la folie pure et simple. Cette racine en pivot qui pénètre profondément dans le sol, j'ai appris à la reconnaître dans le regard de ceux qui ont décidé de ne pas baisser la tête devant certains pouvoirs. »

« Mais l'une d'elles ne baissa pas les yeux. Elle planta son regard dans celui du tueur et refusa de se plaquer contre le bitume ou de mettre ses mains sur son visage. C'était une femme de trente-cinq ans, enseignante à l'école maternelle. Elle accepta de témoigner et identifia les responsables du meurtre. Parmi toutes les raisons qui auraient pu la pousser à se taire, à faire comme si de rien n'était, à rentrer chez elle et à continuer à vivre comme avant, il y avait la peur, la crainte des menaces, et plus encore un sentiment d'inutilité : faire arrêter un tueur, un de plus. Et pourtant l'enseignante de Mondragone trouva parmi la multitude d'excuses qui l'auraient autorisée à se taire une unique motivation, la vérité. Une vérité au goût banal, un geste habituel, normal, évident, aussi nécessaire que de respirer. Elle parla sans rien demander en échange. Elle n'exigea pas de protection policière, elle ne fixa pas de prix pour ses révélations. [...] Ce n'est pas témoigner en soi qui fait peur, ni dénoncer un tueur qui fait scandale. La logique de l'omerta n'est pas si banale. Ce qui rend le geste de cette jeune femme scandaleux, c'est le fait d'avoir considéré la possibilité de parler comme une chose naturelle, instinctive, vitale. Vivre sa vie de cette façon, c'est croire réellement que la vérité existe, sur une terre où la vérité est ce qui rapporte et le mensonge ce qui ne rapporte pas : un choix inexplicable. Et les autres se sentent donc en difficulté, mis à nus par le regard de celui ou celle qui a renoncé aux règles de vie qu'ils ont acceptées en bloc. Des règles auxquelles on obéit toute honte bue, car au fond c'est ainsi qu'il doit en être, c'est ainsi qu'il en a toujours été : nul ne peut tout changer par ses seules forces, il vaut mieux les économiser, suivre le droit chemin et vivre comme on nous autorise à le faire. »

Ces deux passages (Pages 355 et 424) sont extraits de l'excellent **Gomorra**, de **Roberto Saviano**. Journaliste et écrivain italien, il dénonce dans son livre les mécanismes de la Camorra, la mafia napolitaine. Il a par la suite signé la (magnifique) préface du rapport 2009 intitulé « **L'obstination du témoignage** », rapport répertoriant les violences exercées à l'encontre des militants des Droits de l'Homme dans le monde. Un rapport conjoint de la Fédération Internationale des Ligues des Droits de l'Homme (FIDH) et de l'Organisation Mondiale Contre la Torture (OMCT). Depuis la publication de Gomorra, Roberto Saviano est menacé de mort et vit en exil, sous protection policière permanente.



J'ai choisi ces extraits car ils me permettent d'en venir à un terme utilisé fréquemment dans les médias : « Engagé »

Un mot que j'entends quasiment toutes les semaines, un peu partout.

Un mot devenu plus attirant que « militant » ou « défenseur des Droits de l'Homme ».

C'est plus vendeur.

Et, en apparence, ça fait beaucoup plus positif et moins « fouteur de merde ». Mais je crois que beaucoup de gens aujourd'hui, en particulier les personnes non-initiées, n'ont qu'une (très) vague idée de ce que ces termes recouvrent, tant il est galvaudé et, souvent, ridiculisé.

Un peu comme le fameux « grande cause ».

« Vouloir sauver le monde entier », « gauchos », « marxistes », « anarchistes », « communistes », et autres qualificatifs sont les plus utilisés de nos jours, et ceux que j'entends le plus souvent.

Mais au fond, qu'est-ce que cela signifie ?

Je ne vais pas faire un cours d'histoire du « militantisme », ou d' « engagement citoyen », notion que je préfère, et de loin.

Et en plus j'ai toujours été mauvais en Histoire...

On est bien entendu, tous dans notre vie, confrontés à des situations qu'on a du mal à comprendre, qui dépassent notre compréhension justement de l'être humain. Des situations qui nous semblent intolérables, inacceptables, monstrueuses.

En un mot : dégueulasses.

Mon intention n'est pas de jouer les moralisateurs, à l'image de Yann Arthus-Bertrand ou de Nicolas Hulot, dont les méthodes démagogiques et systématiquement culpabilisatrices m'énervent au plus haut point, car ils sont le reflet de ce que les gens, me semble-t-il, ne saisissent pas facilement de l' « engagement citoyen » : défendre ce en quoi on croit nécessite beaucoup de temps, du travail, de la documentation, car on ne devient pas écologiste (pour continuer sur cet exemple) du jour au lendemain, un peu comme les imbéciles de l'Arche de Zoé qui ont voulu « Sauver le Darfour » sans connaître le sujet.

En ce qui me concerne, cela fait trois ans que suis « actif » dans des associations de défense des Droits de l'Homme. J'ai encore énormément de choses à apprendre. Mais j'ai néanmoins appris quelques trucs depuis que j'y suis.

Je me vois comme citoyen du monde : j'ai voyagé et je compte bien continuer, je connais des gens venant de nombreux horizons.

Mais je suis comme tout le monde, un citoyen.

Avec ses droits et ses devoirs.

Les Droits de l'Homme, ça revient à se poser la question : qu'est-ce que l'Homme ? Le mot Homme regroupant hommes, femmes, enfants.

Tout le monde.

C'est ce qu'on a souvent tendance à oublier.

Quand on tient des stands, les gens dans la rue nous posent parfois la question : « et la femme, elle ne compte pas ? », avant d'apprendre que la majuscule à Homme sous-entend que tous les groupes humains sont naturellement compris dans cette terminologie.

Depuis que je suis dans les associations et ONG, j'ai appris l'Histoire (elle aussi en majuscule) sur le tas. J'ignorais jusqu'alors les Déclarations des Droits de l'Homme (autant le contenu de celle de 1789, que celle de 1948), de même que les Conventions de Genève ou le Pacte International Relatif aux Droits Economiques, Sociaux et Culturels (plus souvent appelé PIDESC).

J'avais une vague idée de ce qu'étaient des ONG comme Amnesty International.

Avant de mettre le pied à l'étrier, et de commencer à travailler le sujet.

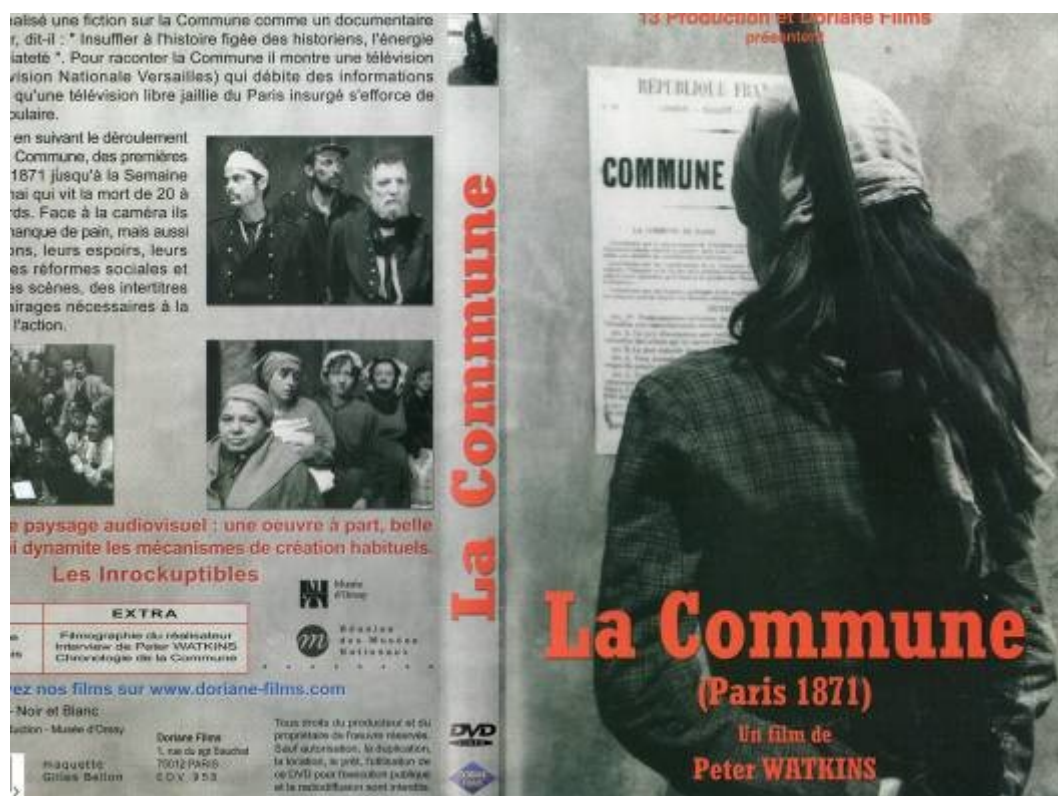
Trois ans après, je connais mieux le circuit.

Logique : le contraire m'inquiéterait !

Je sais ce que font par exemple Oxfam, Médecins du Monde et, surtout, je connais des gens qui sont dedans.

Ça aide.

J'ai découvert des revues (Altermondes, Questions Internationales, Alternatives Internationales), des ouvrages passionnants comme celui de Roberto Saviano, mais aussi ceux d'Eva Joly. Etant très fan de cinéma, je vois depuis quelque temps des films plus « couillus » (ou ambitieux, ou creusés, mais pas « sérieux » ou « graves » car cela ne veut pas dire grand-chose et décourage souvent les gens d'aller les voir), plus ambitieux en tout cas que ceux que je voyais jusqu'à présent. Des films récents ou plus anciens.



**La Commune** de Peter Watkins : un véritable OVNI dans le cinéma français. Ce film, réalisé il y a une dizaine d'années, est sans doute l'un des meilleurs films consacrés à l'Histoire de France. D'une durée qui peut facilement susciter l'envie de regarder autre chose (près de trois heures), ce qu'on pourrait appeler un « docu-fiction » relate de façon très vivante la chronologie des événements de 1871, que j'ai découverts (je l'avoue assez honteusement) grâce à ce film. Je suis persuadé que si les établissements scolaires (et même certaines universités) permettaient la diffusion de ce film dans leurs classes (au moins dans les collèges et les lycées), non seulement les élèves prendraient plus le temps d'aller dans des

musées ou à des conférences (si, si), mais ils prendraient aussi plus de plaisir à apprendre et à comprendre, justement, l'Histoire.

Car on apprend beaucoup de choses dans ce film.

Et certaines phrases prononcées par certains comédiens (qui sont en grande partie des militants associatifs ou membres de syndicats) sont un vrai miroir de situations que nous connaissons aujourd'hui et depuis la nuit des temps : conditions de travail, égalité hommes – femmes, le rôle des médias dans la manière de traiter les conflits sociaux (ici : l'insurrection des « Communards »). Pour faire simple : les habitants qui tentent de survivre dans des conditions déplorables et décident de se rebeller contre le gouvernement de l'époque, à la tête duquel se trouvait Adolphe Thiers), le comportement de l'armée, etc. En entendant certaines réactions des comédiens, j'ai été surpris (et très touché) par leur résonance avec des situations dont j'ai été témoin (en tant que simple manifestant ou comme photographe), comme le licenciement de centaines d'ouvriers de Caterpillar à Echirrolles, ou encore de nombreuses manifestations auxquelles j'ai pu assister. Mais nous avons tous et toutes assisté à de tels événements au moins une fois dans notre vie, et c'est justement ce qui donne son intérêt majeur à ce film : intemporel (même si la trame concerne 1871) et universel (bien que le sujet soit axé sur la Commune de Paris).

Le film est entrecoupé d'intertitres afin d'expliquer les situations (de l'époque) au spectateur. Mais certaines informations sont aussi là pour rappeler des faits actuels.

Voici quelques exemples sélectionnés...

« Il serait rassurant de constater que le système éducatif développe chez les jeunes une pensée critique vis-à-vis des médias... Mais de plus en plus d'écoles et d'universités de cinéma limitent leur apprentissage à une réalisation de type hollywoodienne ou publicitaire. Ce type d'éducation revient à reproduire une culture populiste consumériste et violente.

Néanmoins, il est encourageant de constater que de plus en plus de gens deviennent conscients de l'extension de la complicité des médias et du système éducatif, dans la pérennisation du mercantilisme omniprésent. »

« Sur ce sujet, et bien d'autres liés à la Commune, le système éducatif français (qui nous a refusé toute aide au financement pour ce film) reste muet. Ce film est aussi un hommage aux nombreux réalisateurs français qui ont tenté de faire des films sur ce sujet, et en ont été empêchés... »

Ou encore : « En 1870, les 20 % les plus riches de la population mondiale disposaient de 7 fois le revenu des 20 % les plus pauvres.

En 1997, cet écart était de 74 contre 1.

Aujourd'hui, les 20 % les plus riches se partagent 86 % du PIB mondial, contre à peine 1 % pour les plus pauvres. »

Pour finir : « Les ressources des 3 personnes les plus riches de la planète dépassent le PNB global des 48 pays les moins avancés, soit 600 millions d'individus ».

Les deux passages qui suivent retranscrivent des discussions tout à fait réelles entre les comédiens dans le film. Cela participe de l'aspect à la fois militant et actif de l'histoire racontée (celle de 1871) et de la prise de parole des comédiens en tant que militants, qui dans ces extraits évoquent le film en tant que véritable « expérience ».

1) « La pression idéologique aujourd'hui, c'est qu'on veut nous faire croire que, d'abord, on se préoccupe de l'économie, et ensuite on fait du social. Or c'est faux ! C'est, un mensonge, c'est inhumain, et en plus c'est un leurre économique. [...] Si on n'intègre pas le social avec l'économie, eh bien on est battus d'avance, on capote assurément ! »

2) « Des associations, y'en a de toutes sortes, qui luttent contre le chômage, contre l'exclusion ... [...] je ne pense pas que les gens vont se mettre à militer parce qu'ils ont

participé à un film, [...] j'espère que la plupart d'entre nous militaient déjà dans des associations, avaient bien l'impression de faire des choses. Est-ce que c'est comme ça qu'on va bouleverser la société ? C'est un autre problème !

« Si on veut changer la société, je pense qu'ensemble on peut. Il suffit de se mettre tous ensemble. Je ne sais pas moi, on est là, on dit rien...

- Mais tu ne trouves pas qu'y a une léthargie ambiante, que personne n'est en colère ? On manque tous de colère.
- Oui, on est en colère, mais ça ne suffit pas...
- Non, on n'est pas en colère, je ne crois pas. Au contraire, on est embrigadés dans un petit confort, qu'on nous fait perdurer tant bien que mal, et c'est tout. Et on dit : « ouais, ça va pas bien... »
- La condition des travailleurs n'a peut-être jamais été pire que maintenant !
- Quand j'ai lu les bouquins sur le XIX, j'ai lu que c'était terrible et ainsi de suite... Là, on le vit, tout le monde est en costumes, ok ! [...] Et puis on réfléchit maintenant, et on voit quoi ? Que, plus d'un siècle après, alors qu'on a envoyé des gens dans la Lune et ainsi de suite : c'est la même chose. C'est exactement la même chose, au niveau des SDF, de la précarité, de l'exclusion. Des inégalités qui s'accroissent : des gens qui sont riches deviennent de plus en plus riches, et sous un pouvoir de gauche, paraît-il, depuis...
- 14 ans.
- Voilà, donc c'est incroyable. Alors c'est bien : Internet, la Lune, l'espace, le portable, le foot... et les Restos du Cœur, eux, par contre, fonctionnent aussi très bien !
- 500 000 repas, c'est ça ?
- Mais tu trouves pas qu'avec l'expérience de ce film... Il s'est passé des choses incroyables entre les gens ici !
- Ne croyons pas qu'on a fait la Révolution !
- Je ne dis pas qu'on a fait la Révolution, mais le rapport entre les gens, c'est ce qu'il y a de plus primordial pour moi ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte des rapports qu'il y a entre les gens ici ?! C'est par là que ça commence ! Les rapports entre les gens, c'est aussi transmettre à une personne qui est à côté de toi ce que tu trouves nécessaire sur le moment ! transmettre quelque chose à chaque instant : donner-recevoir, donner-recevoir tout le temps ! moi, j'ai eu la sensation de donner et de recevoir tout le temps, beaucoup recevoir de tout le monde, vraiment...à tous les niveaux ! »

Avec ces quelques éléments, si l'on n'est pas prêt à découvrir ce film et à avoir une autre vision de l'engagement associatif...

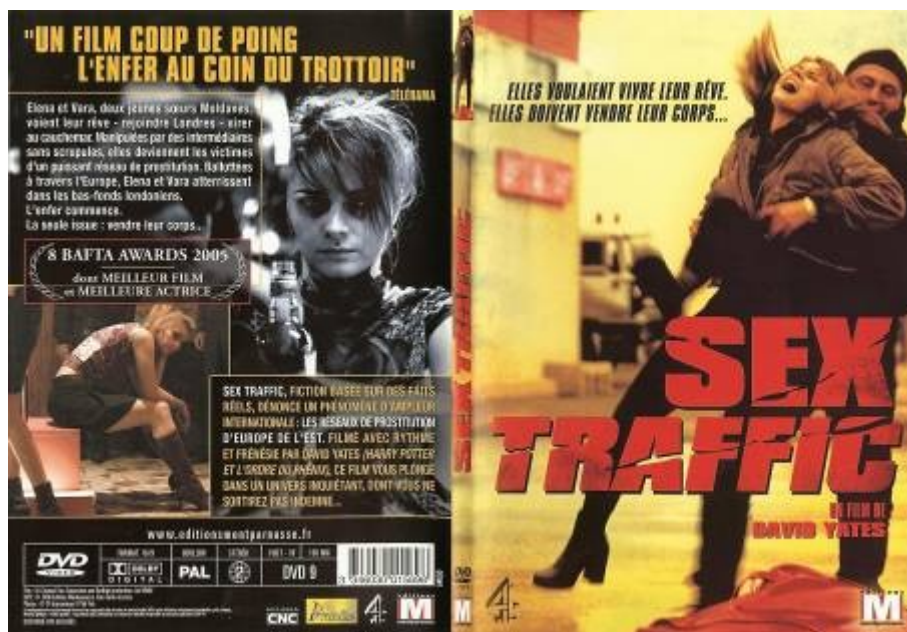
Le cinéma joue rarement le rôle de déclencheur ou catalyseur d'initiatives, sauf cas exceptionnel, comme ce le fut pour « Le Cauchemar de Darwin » du réalisateur suisse Hubert Sauper il y a quelques années, qui a entraîné une vague d'émotion partout où le film a été projeté.

Comme je l'ai dit, je découvre des films « politiques » me permettant, par les injustices sur lesquelles ils mettent le doigt, d'apprendre des faits ou l'existence peu banale de « personnages » dont je serais logiquement passé à côté si je n'avais pas vu ces œuvres ayant un caractère résolument... militant.

Des films comme...

Le téléfilm en deux épisodes **Sex Traffic**, diffusé sur Channel 4, puis sur la BBC et enfin sur Arte, qui démontre (et dénonce) le trafic d'êtres humains (en particulier des femmes) en montrant le parcours semé d'embûches de deux jeunes femmes originaires de Moldavie et à qui l'on promet du travail et un avenir meilleur en Grande-Bretagne. Un chemin qui va croiser celui de Daniel, jeune enquêteur pour une ONG londonienne, et menant des recherches sur

la traite des êtres humains en Italie et en Bosnie et qui va tout faire pour les sortir de cet enfer. Le personnage de ce jeune enquêteur m'a d'ailleurs beaucoup marqué...



**Missing. Porté Disparu**, réalisé dans les années 80 et décrivant les recherches d'une jeune femme (Sissy Spacek) et de son beau-père (joué par l'excellent Jack Lemmon) pour retrouver un jeune écrivain (compagnon de la jeune femme en question), disparu dans un pays d'Amérique Latine sous le joug d'une dictature « installée » par les services secrets américains.

**Les Hommes du Président**, un must (que dis-je : un classique dans le meilleurs sens du terme !) : l'enquête de deux journalistes du Washington Post (Bob Woodward et Carl Bernstein, impeccablement interprétés par Robert Redford et Dustin Hoffman) révélant les écoutes téléphoniques au siège du Parti Démocrate par le parti adverse. Une histoire réelle qui entraîna la démission de Richard Nixon. Et une leçon de journalisme !

Mais il y a aussi des livres, des articles dans les journaux.

On lit quelques lignes, et cela suffit pour nous révolter, nous indigner : l'esclavage existe toujours, le commerce des armes est en croissance vertigineuse, des tortures, meurtres, violations des Droits de l'Homme se produisent chaque jour, partout dans le monde.

Que faire ?

Je n'ai pas la solution, d'ailleurs je crois que personne ne l'a.

Et il serait très présomptueux d'affirmer le contraire.

Ou alors on en a tous quelques éléments sans en être conscients. C'est pour cela que j'ai très modestement décidé de m'investir en tant que simple citoyen dans des associations de défense des Droits de l'Homme. Je ne suis pas pour une sorte de dictature de la démocratie, dans le sens où on prône une justice partout, sans ambiguïté. Je ne suis pas favorable à ce genre de discours, car le monde n'est pas si simple.

Ce n'est ni tout blanc ni tout noir.

Il y a des sujets si complexes, si flous, si abstraits ou lointains en apparence, qu'une manifestation ou un tract ne permettent absolument pas de comprendre immédiatement.

Il faut du temps.

Beaucoup de temps.

Et donc être prêt à « sacrifier » des heures personnelles en documentation, recherche, lectures, pour commencer à enfin cerner le problème.

Pour moi, s'engager en tant que citoyen signifie qu'on est conscients *réellement* que des choses anormales se passent dans ce vaste monde et qu'on veut participer à un mouvement collectif, de façon réfléchi et raisonnée. Je ne tiens pas à faire d'envolée lyrique mais les propos de Roberto Saviano ou d'Eva Joly, dans son passionnant livre **Des héros ordinaires**, sont pour moi une vraie et grande source d'inspiration, en particulier lors de sa rencontre avec un procureur :

« Quand on lui demande s'il ne regrette pas d'avoir choisi cette vie sous pression, ce combat qui ne s'achève jamais, la réponse fuse comme un missile : « Mon seul regret, c'est d'avoir sacrifié deux familles », dit-il, en évoquant ses deux divorces successifs. Il dit « sacrifié », pas « *gâché* » ou « *perdu* ». Comme s'il y avait forcément un prix à payer pour un métier, une mission plutôt, qui tourne vite à l'obsession, exige un investissement permanent, et affecte forcément des proches ».

Je dois dire que j'ai lu et relu cette phrase (tout comme les extraits au début de ce propos), qui ne m'a pas laissé indifférent. J'y retrouve des choses entendues, ressenties. Des choses essentielles et existentielles. Et profondes.

Je ne vois pas ce que l'on fait comme une « mission ».

Personne ne m'a (nous a) forcé à le faire.

J'ai « signé » comme on dit.

« Signé » quoi, par contre, je ne saurais pas le définir précisément.

Simplement, je ne vois pas d'autre combat plus fort humainement, d'autre raison pour laquelle se battre.

J'aime ça, c'est mon truc.

Je le sens.

Une amie étudiante, Olga, originaire de Biélorussie, à qui je venais de poser des questions sur son parcours, son pays, me demanda sans détour : « Alors, c'est quoi pour toi l'injustice ? ».

Quand on me pose ce genre de questions, la réponse me semble tellement aller de soi, si évidente que, paradoxalement, je ne parviens pas forcément, de façon immédiate, à l'expliquer, à trouver oralement les mots adéquats.

Je ne sais pas pourquoi.

Peut-être un manque de recul sur ce que je fais. Ou la crainte de paraître trop naïf, idéaliste, rêveur, d'expliquer l' inexplicable ou de faire partager le plus simplement du monde un ressenti sur ce qui, finalement, relève pour moi de l'indicible. Indicible car tellement évident. Je suis un simple être humain touché parce qu'on porte atteinte à la dignité d'un autre être humain, que ce soit à 3 mètres ou 3000 kilomètres. Pourquoi subit-il/elle cela ? Qu'a-t-elle fait ? Est-ce une question de mérite ? De justice ? De morale ? Je ne sais pas, mais je sais en revanche que je ne peux pas (plus) me contenter de on-dit, j'ai besoin de savoir, de comprendre, de poser des questions, d'aller voir sur place si nécessaire, dans la mesure du possible.

Alors, avec mon amie biélorusse, j'ai pris des exemples, notamment, de journalistes et responsables d'ONG qui s'étaient fait tuer dans le Nord-Caucase, dans la République de Tchétchénie.

Ce sont aussi des rencontres qui me motivent.

Des médecins humanitaires notamment, comme ceux que je connais à Grenoble (ils se reconnaîtront) et ayant une sacrée bouteille dans le domaine. Les écouter est une leçon vivante de géopolitique, les connaître est pour moi plus qu'une chance, c'est presque une bénédiction.

Des journalistes et des photographes aussi, qui me font partager leur expérience de terrain, et me donnent des conseils sur la marche à suivre. En dehors des sentiers battus.

Des militants, ou « simplement » des personnes (famille, amis) sensibles aux sujets sur lesquels on travaille, attentifs aux projets qu'on monte ou ceux auxquels on participe. Ce sont leurs remarques, leurs conseils, leurs réflexions, leurs compliments aussi (je ne vais pas mentir ou le cacher : j'en entends) qui me font avancer.

C'est même davantage que de la simple motivation. De nombreuses rencontres me « boostent » littéralement.

Ce qui m'impressionne, ce sont ces gens que je côtoie et qui font cela depuis des années, avec la même volonté farouche et le même plaisir de faire partager aux autres ce qu'ils vivent. Ils m'ont transmis leur virus, leur envie de faire connaître au monde ce qu'ils voient, expérimentent, connaissent.

Je crois simplement avoir trouvé ma voie.

Je n'ai pas choisi les domaines les plus faciles, ni les plus vendeurs, ni forcément les plus attirants.

Les Droits de l'Homme, le journalisme d'investigation, les enquêtes de terrain, la photographie.

Si j'avais souhaité entrer dans une école de commerce, faire de la politique, les choses auraient sans doute été plus simples. Et j'aurais pu « baiser » beaucoup de gens en faisant un maximum de profit. Le problème, c'est qu'au contraire je trouve cette façon de voir la vie particulièrement repoussante ! Bien sûr, il faut manger, vivre décemment et subvenir déjà à ses propres besoins. Mais beaucoup de gens se foutent complètement de ces domaines qui m'intéressent tant. Qui *nous* intéressent, car heureusement je ne suis pas le seul.

Les gens lisent de moins en moins, consomment l'information plutôt que de l'analyser. Pas le temps de « jouer les intellos » comme on me l'a dit une fois en manifestation. Il faut agir. Le temps presse. On ne sait plus profiter, prendre son temps. L'expression « Le temps, c'est de l'argent » prend alors pleinement son sens.

Je ne me suis pas fixé une mission en tête, je ne soutiens aucune cause et n'éprouve pas d'empathie ou de compassion à distance, en tout cas j'essaie, car j'ai appris que la peur irraisonnée, la compassion à des centaines de kilomètres (voire plus) alimentée constamment par les médias, annihilent toute tentative de compréhension. On préfère le pathos et le misérabilisme aux cartes de géographie, comme dirait l'écrivain Régis Debray. Mais comme le dit un de mes collègues d'ONG, « les conflits nous en apprennent sur notre monde ». C'est vrai car « avant ce drame, qui aurait pu situer le Darfour sur une carte ? ».

Quand j'entends la notion de Droits de l'Homme, je pense en « premier » aux gens qui manifestent partout dans le monde, celles et ceux qui sont arrêtés, torturés car ils ont voulu faire valoir leurs droits, en Birmanie, Russie ou ailleurs. Des articles de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (1948) me viennent alors en tête : « **Nul ne sera soumis à la torture** ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants » (un Article 5 que j'ai souvent en tête), « Toute personne a droit à **la liberté de réunion et d'association pacifiques** » (Article 20)

C'est ce qui m'a incité d'ailleurs tout récemment à prendre connaissance de certaines associations comme l'Association Primo Levi ou l'Association des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture (plus connue sous ses initiales : ACAT).

Je pense aux journalistes, photographes, écrivains qui utilisent l'écriture, l'image, le papier, Internet, les conférences, les expositions, l'enseignement, pour interpeller, (faire) témoigner. Et j'ai alors en tête l'article 19 : « Tout individu a droit à la **liberté d'opinion et d'expression**... ».

Je me répète, mais je ne vois pas de raison humainement plus importante, plus forte, pour laquelle se battre.

Oui, il y a peut-être plus intéressant, plus gai, moins éreintant, moins prenant, moins exigeant, que de travailler sur de tels sujets.

Il y a plus gai que de se « taper » un rapport de 200 pages (ou moins, ou plus...) sur la situation des minorités ethniques, exilées de Birmanie (pays à la tête duquel, je précise, se trouve une dictature militaire) et réfugiées en Thaïlande.

Sur la transition démocratique et la marche pour l'Etat de Droit au Pakistan.

Sur le rôle du Conseil de Sécurité de l'ONU au Darfour.

Sur les disparitions forcées.



Sur la géopolitique du Moyen-Orient ou de la Russie.

Ça se comprend. On n'a pas tous envie de lire ces « trucs » pendant le week-end, quand il y a les enfants, les amis, etc.

Mais qu'on soit militant(e) ou non, si l'on veut comprendre les choses, saisir les mécanismes à l'origine de ces conflits ou situations compliquées, ces éléments constituent (quasiment) un passage obligé.

Et la lecture est primordiale.

Pour ne pas se « contenter » d'un reportage de quelques minutes au journal télévisé qui, finalement, ne nous apprendra rien et surtout, et c'est presque le pire, ne nous aidera absolument pas à comprendre. Car comprendre exige du temps, nécessite une vraie concentration.

On n'est plus alors, d'une certaine manière, dans la théorie, bien que physiquement on ne « produise » rien.

On « touche » des yeux le concret.

On ne joue plus sur le pathos, l'émotion, l'audience, l'audimat de Médiamétrie ou je ne sais quoi.

On est dans le réel, sans artifice.

Pas de montage possible dans ce qu'on lit, dans ce qu'on apprend, ce qu'on saisit, pas de média quelconque entre soi-même et l'information soi-disant impartiale et objective.

C'est en tout cas le « petit » chemin que je parcours depuis maintenant près de trois ans.



Manifestation des employés de l'usine Caterpillar, Echirolles, février 2009  
© Jérôme Diaz

« Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde. »  
Gandhi